

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 1

Artikel: Extrait du "Le Sel et la Plaie"
Autor: Farre, Lucien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

heureusement s'empêcher de pousser leurs cris d'hirondelles, c'est moins dans l'espoir d'épater le bourgeois que par simple surexcitation.

Est-ce à dire que Zurich est le paradis de l'homosexualité? Que non pas. Les homosexuels ne sont pas plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ils paraissent plus libres, donc moins malheureux et moins corrompus (Hm! Réd.). Ce qui ne veut naturellement pas dire que tout leur soit permis: tolérance n'est pas synonyme de faiblesse, encore moins d'encouragement. Les pouvoirs publics, forts et intelligents, tolèrent ce qu'ils ne peuvent empêcher et supportent des «abris de fixation» qui leur permettent de veiller au grain sans tracasseries policières.

Oui, en définitive, plus encore que le moëlleux de tes lits (l'Auteur en a-t-il connu beaucoup? — Réd.), la crème de ton lait ou l'ordre de tes rues, en un mot: plus que ton confort matériel, plus même que tes qualités morales: ton honnêteté, ta serviabilité, ton amabilité (de grâce, n'en jetez plus! — Réd.), ce que j'aime en toi, ô ma Suisse, c'est ton confort intellectuel. (??? — Réd.). C'est ta liberté de grand bourgeois sûr de lui, c'est la liberté dans l'ordre. Et moi, l'esprit totalitaire, je mets chapeau bas devant la sérénité et la sagesse de la plus vieille démocratie du monde.

Jean-Pierre Maurice.

Extrait du «Le Sel et la Plaie»

de Lucien Farre

Un jour instant encore, je crus que l'amour qui n'ose pas dire son nom pouvait mettre sur mon chemin un compagnon de route.

Ce fut l'année d'avant la Libération au milieu de l'été. La piscine des Tourelles, comme un temple Maya renversé, offrait au feu ses entrailles de gradins chauffés à blanc et d'humains abrutis.

Un petit gars inconnu accéléra son battement de jambes et d'une courte main toucha le premier la ligne d'arrivée.

La course avait été tacite comme souvent entre deux inconnus nageant dans le même bassin.

Un rétablissement nous jeta sur les dalles brûlantes, lui un peu plus loin et moi à ses pieds.

«Vous venez souvent?»

«Presque tous les jours.»

«Moi, je ne peux que le samedi et le dimanche.»

«Vous travaillez loin?»

«A Montreuil.»

Un mois passa ainsi en battement de jambes, en départs, en virages, en courses. D'habitude nous nous rhabillions ensemble dans le vestiaire commun. Un jour, il prit une cabine.

«J'aime mieux ça dit-il, il y a trop de monde.»

Je l'y suivis.

Il avait quitté son slip et s'essuyait méthodiquement. De temps en temps nos regards se rencontraient. Je l'avais imité et prenais à me

frotter un soin minutieux. Nous étions secs depuis longtemps que nous nous attardions encore à ce jeu. Peut-être n'osait-il pas faire le premier geste parce que j'étais le plus agé. J'avais la main.

Ce que l'on appelle vice est souvent la seule chose au monde qui puisse procurer sinon un instant de bonheur du moins un moment de repos.

Je retrouvais chez ce jeune ouvrier ce que je n'avais pas rencontré depuis Maurice Lesbie. Les amours que j'avais eues avec Constantin étaient empreints d'une fureur génésique qui empêchait la contemplation. Celles que j'avais eues avec des amis de rencontre du fait de leur brièveté, étaient près de la bestialité. Maurice m'avait révélé ma nature. Emile m'accordait la grâce de la présence tangible. Cette grâce avait les caractères essentiels de toute grâce, elle était gratuite, spontanée, primitive. Si, comme tout porte à le croire, le sexuel est à la frontière entre le matériel et le spirituel, Emile Guerre était le douanier parfait de cette frontière. Il avait la quantité juste nécessaire d'âme pour sanctifier les gestes de l'amour, la quantité indispensable de chair pour nourrir l'âme d'autrui. Sa confiance et sa bonne volonté étaient éclatantes. Son manque de dégoût total. Quelque fût la chose que je lui demandasse, il répondait «Je veux bien» comme s'il y avait déjà pensé avant moi et qu'il eut craint de me la proposer. Mais avant, il se serrait contre moi pour que je le récompense d'un baiser, chose au monde qu'il appréciait le plus, pendant lequel, les yeux fermés, le corps pantelant, il se laissait aller comme si véritablement mon souffle l'avait plongé dans le nirvana.

Pourtant, je ne me faisais pas d'illusion. Au sentiment qui m'unissait à Emile, je refusais le nom d'amour. J'aimais ses mains chaudes, vivantes, musclées, aux paumes calleuses, noires de travail, de graisse, de cambouis, avec une coupure qui se cicatrisait au médius et l'ongle de l'un des pouces qui portait une marque violette d'ecchymose. Devant ces mains, j'avais honte des miennes, propres, blanches, intellectuelles. A côté de celles d'Emile, elles semblaient inutiles, inexistantes, fades. J'aimais ses jambes un peu courtes, aux pieds larges et bien d'aplomb, l'étau de ses cuisses, le contact de ses fesses dures contre lesquelles je venais rebondir comme une balle à un fronton de pelotte basque. J'aimais son ventre plat sur lequel la station debout accusait cette lyre guerrière chère à la statuaire grecque et que la position couchée rendait vulnérable comme celui d'un enfant. J'aimais sa peau brune aux endroits découverts, douce et blanche aux endroits cachés, qui avait un goût de sueur dans la mousse des aisselles et un goût d'eau de javel au creux de l'aine. J'aimais sa nuque et j'aimais la mordre et les jeux d'ombre et de lumière sur son dos musclé. J'aimais son torse aux tétons couleur d'abricot, saillant comme des envies et entourés d'une double corolle de papilles qui les faisait ressembler à de la fraise écrasée. J'aimais la torsion de sa taille qui me permettait de l'embrasser sur la bouche quand j'étais derrière lui et j'aimais (. . .) J'aimais ses yeux où la fatigue du soir mettait un peu de rêve, sa bouche lippue et son nez énaté, son innocence en face des grands problèmes, sa curiosité sans lendemains, sa joie devant les plaisirs simples, le goût qu'il avait de mes baisers et cette confiance spontanée qu'il manifestait aux êtres et aux choses. Mais je ne l'aimais pas.

J'acceptais sa présence comme un miracle. Je me demandais en moi-même en quoi j'en étais digne, je ne trouvais pas de réponse et par un effet de paradoxe, j'étais prêt à croire en l'autre grâce, la grâce spirituelle, celle des chrétiens que je refusais lorsqu'on voulait me l'imposer comme article de foi et que je devais bien accepter lorsque j'y voyais un témoignage tangible de l'amitié de Dieu.

Lettres à François

Fut un temps où un écrivain français, que goûtaient fort les filles, publia, à leur intention, une série de «Lettres à Françoise», un peu épicées, mais pas trop, apéritives, un peu grisantes, qui se refusaient à dire ce que le bon ton d'alors défendait que l'on dise, mais, chatouillant les sens, en donnaient une secrète envie.

On ne lit plus guère les «Lettres à Françoise» de Marcel Prévost. Le goût du poivre a remplacé le goût de l'ylang-ylang. Comme elles manquaient de profondeur, (aussi bien n'y prétendaient-elles pas, n'étant que titillations en surface pour petites âmes) elles ont passé comme la mode des boas de plume, des «pleureuses» et des manches à gigot, et nous n'y voyons aucun inconvénient.

Leur souvenir m'a suggéré d'écrire chaque mois une «Lettre à François», à l'intention du «Cercle», cette charmante petite revue de nos amis suisses, qui n'a pas besoin d'être pédante pour être courageuse et qui s'est voulue une manière de trait d'union entre les dévôts d'Eros et de Ganymède.

Trouvera-t-on à la lire le plaisir que j'aurai connu à l'écrire, un jour de chaque mois, à une heure de loisir? (Il est si plaisant d'imaginer, de créer l'image de ce que l'on aimerait tant voir!) Je n'en sais rien. Mais il m'a semblé qu'il était bien dans la ligne de l'uranisme que, périodiquement, à un François symbolique, l'un de nous, familièrement, joyeusement, adressât un message affectueux et compréhensif.

On parle beaucoup de nous, les androphiles, depuis quelque temps, au théâtre, dans les livres et dans les salons, avec de moins en moins de mystère, si avec une dose constante d'hypocrisie et de sottise. Convient-il que nous nous en réjouissions? J'ai beaucoup de peine à le croire. Nos tendresses particulières, exceptionnelles et précieuses, supportent mal, à mon sens, l'agora, les courants d'air des débats, des controverses publiques et contradictoires, le gros tirage, les feux de la rampe, l'exposé scientifique ou de prétendue philosophie. L'intense vibration dont ils témoignent, leur magnifique indifférence à la «fonction», aux usages, aux normes, à la décence et au codifié, leur divine simplicité, (je pense ici à Zeus et non à Jéhovah) font de nos amours des choses fragiles et délicates, offensées par le déballage.

Il en faut parler entre nous, entre initiés, ce pourquoi je prise fort le ton d'intimité du «Cercle».

Il en faut aussi parler joyeusement.